

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 82 (1937)
Heft: 10

Artikel: Impressions et expériences de la guerre d'Espagne
Autor: Bauer, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341810>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Impressions et expériences de la guerre d'Espagne

Notre intention n'est pas ici de traiter de la légitimité ou de l'illégitimité de l'insurrection nationale, mais de rendre compte au lecteur des observations que nous avons pu recueillir au cours d'un voyage en Espagne nationale.

Entré en Espagne par Irun le 22 juillet 1937 et ressorti le 18 août, si nous n'avons pas eu l'occasion de suivre de très près les opérations qui languissaient — la bataille de Brunete s'éteignant au moment de notre arrivée et la bataille de Santander s'allumant à la veille de notre départ — nous n'en avons pas moins parcouru quelque trois mille kilomètres. Nous avons visité le front de Madrid du Cerro de los Angeles jusqu'à Brunete, en passant par la cité universitaire et Pozuelo de Alcorcon, ainsi que le front d'Oviedo, en empruntant l'étroite route qui se fraye un chemin souvent battu par l'artillerie sur les flancs du Mont Naranco ; nous avons pénétré dans Reinosa quelques heures après sa conquête le 16 août 1937. D'autre part nous avons bien vu les arrières de l'armée nationale, et nous avons eu souvent l'occasion de causer avec les combattants de Tolède, de Madrid, de Brunete, de Bilbao, d'Oviedo, ainsi qu'avec les journalistes étrangers qui avaient suivi les opérations avant notre arrivée. Enfin nous avons au préalable beaucoup lu de ce qui avait paru en français sur la matière et nous avons eu l'occasion de consulter sur place une ample documentation espagnole.

Par contre, nous n'avons pu voir tout ce que nous aurions voulu. Encore que partout nous ayons reçu l'accueil le plus courtois, bien des choses nous ont été dissimulées. Les unes

pour des raisons bien compréhensibles, les autres par un souci de discrétion que nous comprenons moins. Mais comme chacun sait, en matière militaire il est fort difficile de tracer une limite entre ce qui est confidentiel et ce qui peut être révélé sans inconvénient, et nous comprenons parfaitement la réserve observée, sur certains points qui nous eussent intéressé, par nos camarades de l'armée espagnole.

Ceci dit, nous passons à notre sujet, mais il n'était pas inutile en commençant de tracer les limites de notre enquête.

I. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

La guerre civile s'étend à tout le territoire de l'Espagne, de Jaca dans les Pyrénées à Motril sur les bords de la mer Méditerranée, et la surface de l'Espagne atteint à peu près 500 000 km. carrés, soit 1/10 de moins que la France (550 000 km²). Sur cette immense surface, la ligne de combat atteignait, au moment où nous écrivons, avec ses saillants et ses rentrants, à peu près 1750 km. Or le 1^{er} janvier 1918, le front occidental, entre Nieupoort et le Largin, s'étendait sur une longueur d'environ 670 km. C'est là une première constatation d'importance sur laquelle nous aurons à revenir. Par contre, à surface presque égale, la population est beaucoup plus clairsemée en Espagne qu'en France : environ 24 millions d'habitants, dont 15 millions gouvernés par Burgos et 9 millions par Valence et Barcelone.

L'Espagne est un pays montagneux, composé d'une marqueterie de plateaux séparés par des chaînes de montagnes : du Nord au Sud, la chaîne cantabrique dont les Pics d'Europe dépassent 2600 m., la Sierra Guadarrama qui culmine à 2405 m., la Sierra de Gredos (2661 m.), la Sierra Morena, moins élevée, enfin la Sierra Nevada, où le Mulhacen atteint 3491 m. La guerre d'Espagne est donc dans maints secteurs une guerre de montagne : ainsi entre les Pyrénées et Jaca, dans les Asturies, sur le front N.-W. de Madrid, ainsi qu'à l'E. et au S.-E. de Grenade. Par ailleurs les plateaux sont assez élevés ; ainsi Avila est située

à 1144 m. d'altitude, Burgos à 851 m., Léon à 802 m., Madrid à 650 m., Salamanque à 607 m. et, si l'été y est ardent, l'hiver y sévit de façon fort rigoureuse.

Comme il est naturel, entre la latitude d'Oviedo et celle d'Algésiras le climat varie passablement. En été les opérations sont ralenties par la chaleur dans le secteur d'Andalousie, mais on peut s'y battre sans obstacle en janvier et février, comme on l'a vu à Malaga au début de la présente année. Dans les sierras, les chutes de neige interrompent l'activité militaire dès la fin du mois d'octobre et le mauvais temps dure jusqu'au mois d'avril. Si l'on songe encore au déboisement qui a sévi particulièrement en Castille, on s'expliquera facilement les crues torrentielles des rivières qui ont joué un rôle important, sinon prépondérant, dans l'échec de l'entreprise des Nationaux contre Guadalajara. Mais dès le mois de mai le beau temps s'établit dans le centre de l'Espagne et, six mois durant, le commandement n'a plus à tenir compte dans ses projets de l'action perturbatrice des intempéries. Passé la chaîne cantabrique, par contre, on tombe dans un régime de climat occidental qui rappelle celui de la Bretagne ou de l'Irlande. Sur cinq jours que nous avons passés dans les Asturies, nous avons compté deux jours de pluie et un jour de brouillard, entre le 1^{er} et le 15 août ; circonstance qui a dû notablement faciliter le ravitaillement d'Oviedo, en gênant les tirs de l'artillerie rouge, mais qui contrecarre aujourd'hui l'offensive des généraux Aranda et Davila.

Comme chacun sait, le réseau des chemins de fer espagnols présentait avant la guerre des mailles peu serrées. Presque toutes les grandes lignes passaient par Madrid, demeurée aux mains des gouvernementaux. Aussi bien pour desservir l'ensemble du front tenu par ses armées, le général Franco ne dispose-t-il que d'une seule rocade, la ligne Irun-Burgos-Salamanque-Merida-Séville, en sa possession depuis le mois de septembre 1936. Entre le théâtre d'opération des Asturies et celui de l'Aragon, l'Etat-major national dispose en outre de la ligne Bilbao-Saragosse et de ce qui

était terminé au début de la guerre civile, du chemin de fer Santander-Méditerranée, par Teruel et Burgos. Toutefois on peut suppléer à l'indigence des voies ferrées en usant des routes splendides qui sont l'un des héritages les plus précieux de la dictature du général Primo de Rivera.

Deux facteurs géographiques particuliers à l'Espagne sont encore à retenir pour étudier les opérations. Le premier, c'est le déboisement ; nous avons déjà parlé de son influence sur le régime torrentiel des cours d'eau, mais il faut encore marquer que là-bas les couverts naturels contre les vues aériennes sont beaucoup moins fréquents que chez nous. L'autre c'est la rareté des sources et sa conséquence naturelle, c'est-à-dire l'espacement considérable des villages. Ainsi en Aragon, entre Huesca et Teruel, sur la rive gauche du Tage au sud de Tolède, ou encore dans la région de Merida, les villages sont situés à 10, 15, voire même à 20 km. les uns des autres. Les conséquences militaires de cette circonstance ne sont pas difficiles à déduire : d'une part l'assaillant peut avec une relative facilité s'infiltrer entre les points d'appui de l'adversaire ; d'autre part le défenseur éprouve de la peine à s'accrocher au terrain.

Ces dernières considérations ne valent que pour la partie de l'Espagne qui est située au Sud de la chaîne cantabrique. Au Nord, c'est-à-dire dans le pays basque, en Biscaye et dans les Asturies, c'est tout le contraire : belles forêts, villages serrés.

II. LES ÉLÉMENTS DE LA STRATÉGIE.

Ces éléments sont moraux et matériels. Les uns ressortissent à la technique générale de la guerre ; les autres, moraux et matériels de même que les premiers, aux caractères particuliers de toute guerre civile ; d'autres enfin aux conditions morales et matérielles de la nation espagnole.

Parmi ces éléments le premier à considérer c'est la maîtrise de la mer. Si la guerre civile n'avait duré que quelques mois, ce facteur n'aurait joué qu'un rôle assez mince, de même qu'en 1870, mais à mesure qu'elle se prolonge, à mesure

que les ressources premières des deux adversaires s'épuisent et qu'ils font appel l'un et l'autre à l'étranger pour y suppléer, son rôle augmente jusqu'à devenir prépondérant, ainsi qu'en 1914 et 1918.

Privé de tout contact terrestre avec l'Europe, hormis la France résolument hostile à son entreprise, le général Franco eût été sans doute incapable de tenir la campagne, si la flotte rouge avait été en mesure de bloquer l'Atlantique et la Méditerranée. Il lui eût manqué, en effet, les ressources humaines qu'il a puisées au Maroc, et les ressources matérielles que lui ont fournies l'Allemagne et l'Italie, avec quelque 60 mille hommes.

Inversement, du jour où le général Mola s'est emparé d'Irun, l'armée rouge du pays basque, de la Biscaye et des Asturies était d'ores et déjà vouée à la défaite, faute de pouvoir s'approvisionner par mer. En Méditerranée la chose est moins simple. Tout d'abord personne ne doute que la frontière française ne soit hermétiquement fermée. Puis même si l'escadre nationale a causé des dommages considérables aux ravitaillements du *Frente popular*, elle n'a pas été en mesure de les interrompre totalement.

Il aurait fallu pour cela une flotte plus nombreuse que celle dont dispose le général Franco et surtout, de même que l'Angleterre, entre 1914 et 1917, a dû tolérer bien des trafics suspects pour ne pas exaspérer les Etats-Unis, les Nationaux ont été contraints de tenir compte des conventions européennes, d'autant plus que le droit de belligérance ne leur a pas encore été reconnu. L'ont-ils fait suffisamment ? La conférence de Nyon a répondu à cette question. Dans tous les cas, la diplomatie grève d'une servitude assez lourde la stratégie du général Franco.

Quoi qu'il en soit, la domination de la mer n'en constitue pas moins un précieux avantage que s'est acquis l'escadre nationale. Au début de la guerre civile, l'échec de l'insurrection sur les bâtiments de la flotte alors en service a retardé d'une quinzaine de jours les transports de la Légion et des *Regulares* sur le continent, et ce retard a pesé lourdement

sur la suite des opérations. Mais entre temps les insurgés s'étaient emparés du Ferrol et des unités qui s'y trouvaient en refonte ou en construction. Les travaux en cours ayant été poussés avec ardeur, la balance des forces se renversa dès l'entrée en service du vieux cuirassé *España*, frère-jumeau du *Jaime I^{er}*, demeuré entre les mains des Rouges, et surtout des deux croiseurs de 10 000 tonnes, *Canarias* et *Baleares*, qui surclassent toutes les unités de l'autre parti, en dépit de leur nombre. Aujourd'hui, aucun changement, car si l'*España* a coulé sur une mine, le *Jaime I^{er}* a été victime quelques semaines plus tard d'un mystérieux incendie. Il y a plus : en effet les Rouges ont été incapables d'improviser des cadres pour remplacer les officiers massacrés ou fusillés par eux, et dès lors leur flotte se trouve réduite à l'impuissance. C'est l'exacte répétition de ce qu'on a vu à l'époque de la Révolution française, où les désordres publics, l'Emigration et la Terreur ruinèrent en peu de temps mais pour de longues années l'excellente marine de Louis XVI.

Du point de vue économique et financier les événements d'Espagne prouvent une fois de plus qu'il n'est pas vrai que l'argent soit le nerf de la guerre. L'encaisse métallique a beau être entre les mains du gouvernement de Valence, la peseta rouge ne vaut pas la moitié de la peseta nationale, laquelle dépasse notablement la valeur du franc-Bonnet. Comme l'écrivait Jacques Bainville à propos de la dernière guerre, on se procure les moyens de poursuivre les hostilités en escomptant la victoire, et la différence de cours que l'on constate entre le papier-monnaie de Burgos et celui de Valence exprime le pronostic de la finance touchant l'issue probable de la lutte. Cependant, en dépit des dons volontaires qui se sont élevés à des sommes considérables, mises à la disposition du général Franco par l'aristocratie et les capitalistes, petits et grands, en dépit des collectes d'or, du cours forcé et du contrôle des devises, l'administration financière de l'Espagne nationale demeure pour nous enveloppée d'un voile.

Il est vrai que la guerre a mis entre les mains nationales des ressources fort précieuses en cette époque de réarmement et qui servent de monnaie d'échange pour compenser le déficit de la balance des paiements, particulièrement les fameuses pyrites que l'on extrait dans la province d'Huelva et les excellents minerais de fer de Biscaye en possession du général Franco depuis le mois de juin dernier.

Quant au reste, à la seule exception — fort notable, à la vérité, du pétrole — la production suffit à peu près à la consommation. Les houillères de Penarroya et de la province de Léon assurent le ravitaillement en combustible de l'Espagne nationale. Au point de vue de l'alimentation, la situation est encore meilleure ; les Nationaux occupent, en effet, les parties du pays qui fournissaient à l'ensemble de la péninsule la viande, le lait, le blé, l'orge et l'avoine, ainsi qu'une grande partie de l'huile et du vin qu'on y consommait. Aussi bien avons-nous pu constater nous-même que la subsistance civile et militaire était largement assurée. Et comme il manque à l'agriculture les millions de consommateurs de Madrid et de Barcelone, il reste encore un excédent notable pour l'exportation. Nous avons déjà parlé du manque de pétrole. En cela les Gouvernementaux sont placés sur le même pied que les Nationaux, mais tandis que la maîtrise de la mer permet à ces derniers de se ravitailler aisément en combustible liquide, les pétroliers de l'U. R. S. S. ou du gouvernement de Valence n'arrivent pas toujours à bon port, comme on l'a pu voir ces temps derniers.

Du point de vue économique on peut donc conclure que la situation des Nationaux est très supérieure à celle de leurs adversaires qui souffrent de la faim. Et avec le temps cette différence ne peut que s'accroître, comme on l'a vu pendant la guerre européenne.

* * *

On en vient maintenant à l'armée. Ce serait, à la vérité, un truisme grossier que d'affirmer que l'armée combattante

est issue des institutions militaires du temps de paix, si l'examen des institutions qui existaient en Espagne avant la guerre civile n'expliquait pas dans une très large mesure le caractère des opérations.

La nation espagnole ayant cessé depuis longtemps de nourrir de grandes ambitions politiques et n'excitant pas davantage les convoitises de l'étranger, ses institutions militaires étaient loin de correspondre au mois de juillet 1936 à ce que nous voyons en France, en Allemagne, en Italie, voire même chez nous ou dans les Etats moyens de l'Europe centrale. D'autre part les politiciens de la République redoutaient l'armée et avaient activement travaillé à la désorganiser ; de 1931 à 1936 le nombre des divisions avait été réduit de 16 à 8 et des coupes sombres avaient été pratiquées dans le corps des officiers. On invoquera peut-être des raisons « techniques » pour expliquer ces mesures qui furent surtout le fait de M. Azaña, alors qu'il était ministre de la guerre, mais il y faut trouver la cause principale de l'attitude prise par la quasi-unanimité des officiers espagnols vis-à-vis du régime. Déjà avant la guerre civile, en effet, le général Mola avait dépeint dans un ouvrage qui fit grand bruit ce qu'il appelait « la tragédie de nos institutions militaires ».

Quoi qu'il en soit, si nous nous reportons aux indications contenues dans l'édition de 1936 de l'*Annuaire militaire* publié par le Secrétariat de la Société des Nations, nous constatons qu'à la veille de la guerre civile, existaient dans la métropole 8 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie, 2 brigades mixtes de montagne formant corps. A quoi s'ajoutaient les troupes cantonnées aux îles Canaries et dans les Baléares, et le corps d'occupation de la zone espagnole du Maroc. Le tout n'atteignait pas 150 000 hommes, dont un peu plus de 10 000 officiers.

Sur cet effectif des plus modestes, le général Franco peut disposer de la totalité des troupes cantonnées au Maroc, soit d'après les mêmes données, de 34 000 officiers, sous-officiers et soldats, de la garnison des Canaries et de la plus grande partie de celle des Baléares, Minorque seule

étant restée entre les mains du *Frente popular*. Dans la métropole, de la totalité de la 7^e région (Valladolid), de la plus grande partie de la 2^e (Séville), de la 5^e (Saragosse), de la 6^e (Burgos) de la 8^e (la Corogne), de la moitié environ de la 1^{re} (Madrid). Par contre la 4^e région (Barcelone) et la 3^e (Valence) sont demeurées dans toute leur étendue sous la domination du gouvernement républicain. Telle est la situation à l'heure où nous écrivons, mais il y a une année elle était beaucoup plus défavorable aux Nationaux, puisque leurs adversaires occupaient encore toute la côte de l'Atlantique de Gijon à la frontière française, la province de Malaga et celle de l'Estramadure. On peut donc supposer qu'au début de la guerre civile, sur les 110 000 hommes qui se trouvaient en garnison dans la métropole, le général Franco n'a dû en rallier qu'un peu plus de la moitié à sa cause.

Depuis lors la domination nationale s'est étendue aux deux tiers environ du territoire espagnol, imposant son autorité à 15 millions d'habitants sur les 24 millions que donnent les dernières statistiques pour la population totale du pays. Dans toute la zone reconquise sur les Rouges, à mesure que son pouvoir s'affermissait et s'organisait, le général Franco a fait appel aux classes aptes à porter les armes. Or, en Espagne, tous les hommes atteignant leur vingtième année n'étaient pas comme chez nous automatiquement incorporés dans la troupe, s'ils étaient reconnus bons par les commissions de visite sanitaire. Tout au contraire, une partie notable du contingent annuel formait, nous dit l'*Annuaire militaire* précité, un *contingent d'instruction*, appelé ainsi parce qu'il n'était instruit que si les disponibilités budgétaires le permettaient, pendant un temps variable, ne pouvant en aucun cas dépasser quatre semaines. Aussi bien le contingent de recrues atteignait-il seulement 82 850 hommes en 1936. Comme on voit, les réserves instruites sont maigres, et d'après les chiffres sus-mentionnés, on ne peut guère estimer à plus de 50 000 hommes chacune des classes d'âge pouvant être appelée à servir dans la zone tenue par les Blancs.

On supplée à cette indigence par le moyen des engagements volontaires. Parmi ceux-ci, certains ne représentent pas un gain numérique, quand il s'agit d'hommes instruits ayant devancé l'appel de leur classe. Cependant en Navarre, dès le début de la guerre, le général Mola a pu adjoindre à ses troupes près de quarante mille *Requetes*, entraînés à la guerre par les vieilles organisations paramilitaires carlistes et qui forment une troupe de toute beauté. Pareillement le prestige magnétique exercé par le général Franco sur les Marocains de la zone espagnole lui a procuré une armée maure dont tout le monde reconnaît la grande valeur militaire.

Quant au reste de la population masculine, on se heurte pour l'amener sous les drapeaux à de considérables difficultés. Il est certain que l'encadrement des 1 500 000 soldats que pourraient fournir les provinces nationales de l'Espagne, en levant un homme sur dix habitants, ce qui est une proportion considérée comme normale, poserait un problème quasiment insoluble. En 1936, on avait en France 30 000 officiers pour un peu plus de 600 000 sous-officiers et soldats; or à la même époque l'armée espagnole comptait au total 10 698 officiers en activité, et si de nombreux officiers, retraités d'office par le régime républicain, ont repris du service chez les Nationaux, un plus grand nombre encore est tombé au feu ou a été massacré dans la zone rouge, sans même compter ceux qui ont accepté de servir le *Frente popular*.

Resterait à former des officiers chez les civils. On l'a fait dans une assez large mesure et avec des résultats aussi satisfaisants qu'en Suisse; mais il ne faut pas oublier que les classes instruites de la population sont moins nombreuses là-bas que chez nous, notamment dans l'Espagne nationale où domine très nettement l'élément rural. Comme on voit, un appel en masse n'aurait pu amener que la constitution d'un vaste troupeau sans bergers en nombre suffisant. Le général Franco, très sagement, selon nous, n'a pas voulu entrer dans cette voie.

On aurait, du reste, trouvé les mêmes difficultés pour armer cette masse de soldats, car les stocks d'armes et de munitions n'étaient pas très considérables. D'après l'annuaire précité, les compagnies de mitrailleuses ne comportaient que 8 pièces, les sections régimentaires d'engins d'accompagnement ne possédaient qu'un canon et qu'un mortier. Quant à l'artillerie, elle comptait au total à la même époque 221 batteries, dont 24 lourdes, armées de canons de 75 et de 150 mm. et d'obusiers de 105 et 155 mm., formant 16 régiments, ce qui correspond à une dotation de deux batteries par bataillon d'infanterie. A côté de cela 120 chars d'assaut et 338 avions, en y comprenant l'aviation navale, mais sans en déduire un nombre important de non-valeurs. Or une partie de ce matériel est demeuré entre les mains des Rouges, ainsi que la majorité des fabriques d'armes et de munitions. On ne voit pas, dès lors, comment, avec ce qui restait, on aurait pu former un très grand nombre de divisions capables de paraître sur le champ de bataille. On l'a fait, dans la mesure du possible, mais cette mesure était et demeure assez limitée.

Il y a, il est vrai, le concours de l'étranger, dont on ne saurait dénier l'importance, puisqu'il comporte un groupement de 5 divisions de chemises noires, réunies sous un commandement italien, une aviation italo-allemande, des formations de chars d'assaut des mêmes origines, des colonnes de camions, des troupes de transmission, de l'artillerie de D. C. A. et quelques batteries à grande portée, selon les renseignements que nous avons pu obtenir sur place. Mais tout a une limite, et, de quelque manière que l'on retourne les choses, l'armée nationale ne doit pas atteindre le million et nous chiffrerions volontiers ses effectifs aux environs de 700 000 hommes, dont un peu plus de 10 % d'étrangers. C'est ainsi, tout au moins, que se présentent les choses aujourd'hui, mais l'année dernière, au mois de novembre, c'est avec 4200 hommes, en tout et pour tout, que la division Varela vint s'établir en face de Madrid, sur les bords du Manzanarès.

La situation est donc en voie d'amélioration. Nous rappellerons toutefois que le 15 mars 1918, à la veille de l'offensive de Picardie, 192 divisions allemandes s'opposaient à 171 divisions belges et françaises, américaines et britanniques, sur un front d'environ 670 km. Ainsi donc le général Franco doit conduire la guerre sur un front deux fois et demi plus étendu (1750 km.) avec une armée trois fois et demie moins nombreuse.

* * *

Les conclusions que l'on peut tirer de ces constatations numériques jaillissent à l'esprit du lecteur :

1^o Les Rouges alignent des effectifs à peine moins nombreux que ceux des Blancs.

On a, en effet, beaucoup moins épargné le « matériel humain » à Valence qu'à Salamanque, en faisant usage pour l'incorporer, de moyens de persuasion tout particuliers. Dans tous les cas, dans les hôpitaux et dans les camps de concentration, nous avons rencontré des prisonniers de moins de vingt ans ou qui avaient dépassé la quarantaine, ainsi que de nombreux individus que leur apparence physique semblait rendre impropres au service armé.

2^o La densité des troupes en ligne est très faible.

Aujourd'hui encore l'armée du Sud qui couvre Malaga, Grenade et l'important bassin minier de Penarroja ne comporte que deux divisions. De même on nous a dit que le jour où le général Miaja lançait ses brigades internationales contre le front s'étendant du Nord de Madrid au Sud de l'Escorial, il ne se trouvait que 200 hommes pour occuper le village de Brunete et 115 à Quijorna. Aussi bien ces lignes si faiblement tenues peuvent-elles laisser passer çà et là ce que les communiqués de Salamanque appellent pudiquement des « infiltrations ». Ainsi à Brunete au mois de juillet 1937, ou présentement sur le front d'Aragon.

3^o La lenteur de la reconquête s'explique sans difficulté. Quelle que soit l'incontestable supériorité morale, matérielle et technique des armées nationales, une seule grande opération, offensive ou défensive, suffit pour absorber leurs

disponibilités. La guerre est ainsi menée pour ainsi dire par saccades : Madrid, Malaga, Guadalajara, Bilbao, Brunete, Santander, mais la pauvreté du matériel, les délais des transports, la longueur des préparations n'ont pas permis, jusqu'ici, aux Nationaux cette continuation des opérations qui ne laisse à l'adversaire ni le temps de souffler, ni celui de riposter, et qui constitue véritablement la liberté d'action. Ainsi après la prise de Bilbao (19 juin 1937), l'affaire de Santander n'a pas pu être préparée assez rapidement pour n'être pas contrecarrée par l'offensive rouge de Brunete. Aussi bien du 8 au 25 juillet les gouvernementaux ont-ils pu disposer de l'initiative des opérations ou, dans tous les cas, même après l'échec de leur entreprise, imposer encore à leurs adversaires une contre-attaque qui ne rentrait pas dans leurs intentions originelles. Conséquence : l'offensive contre Santander n'a pu partir que le 14 août, soit avec un mois de retard, la masse de manœuvre nationale ayant dû être engagée dans la bataille défensive et dans la contre-attaque.

4^o Avec le matériel dont disposent les armées du général Franco, l'offensive poussée à fond avec une intention décisive paraît quasiment impossible dans certains secteurs particulièrement bien fortifiés, par exemple devant Madrid où les deux adversaires se trouvent dans la situation d'impuissance réciproque qui caractérisait la situation stratégique sur le front occidental en 1915, 1916, 1917. Le Quartier général de Salamanque semble, au reste, avoir eu l'intelligence de s'en rendre compte.

On en est donc réduit à une stratégie de diversion, appliquant ses forces aux parties les plus faibles de l'ennemi, faute de pouvoir résoudre la question d'après le principe napoléonien ou prétendument napoléonien qui recherche la défaite de la principale force adverse. Méthode « indirecte » comme dirait le célèbre écrivain britannique Liddell Hart, mais qui n'est pas sans précédent dans l'histoire militaire. C'est, en effet, d'un système à peu près semblable qu'usèrent les Grant et les Sherman, durant la guerre de Sécession

d'Amérique qui présente tant d'analogie avec la guerre d'Espagne, après l'échec de l'attaque directe contre Richmond. Mais pour qu'une pareille méthode déploie tous ses effets, il y faut du temps, le temps qu'aurait mis l'Allemagne à capituler en 1918, après la défaite de la Bulgarie, de la Turquie et de l'Autriche, si son armée n'avait pas été bousculée par l'indomptable énergie du maréchal Foch.

* * *

Si ces questions d'effectifs et de matériel rendent compte du rythme de la guerre civile, les questions de communication expliquent la forme des opérations. Nous n'avons pas l'intention de revenir sur ce que nous avons dit en débutant de la maîtrise de la mer et des chemins de fer espagnols. Il vaut la peine de répéter, toutefois, que le général Franco ne dispose que d'une seule rocade d'Irun à Séville, et que cette unique voie ferrée demeure à portée d'un effort organisé de ses adversaires dans la région de Talavera et de Merida. Pourquoi les Rouges n'ont-ils jamais rien tenté de sérieux pour couper cette artère vitale de l'armée nationale ? Impéritie, répugnance à livrer une grande bataille en rase campagne ? On pourrait penser plutôt encore que la région quasiment désertique de l'Estramadure ne se prêterait que médiocrement à une opération de grande envergure.

D'un point de vue général, les Nationaux bénéficient de la ligne intérieure et peuvent porter leurs troupes, soit sur le Front Nord, soit sur le front du Centre, sans que leurs ennemis puissent les imiter. Sur le front de Madrid la situation est exactement renversée ; les divisions du général Franco occupent, en effet, un immense arc de cercle autour de la capitale qui va de la région de Guadalajara jusqu'aux environs d'Aranjuez, en passant par la Sierra Guadarrama, le célèbre monastère de l'Escorial, le Nord de Brunete, la Cité Universitaire et le cours du Manzanarès. Aussi bien, si la situation de la population madrilène est des plus précaires, la défense tire-t-elle un avantage considérable de la longueur démesurée de ces lignes d'investissement. Entre

le front de Soria et le front de Brunete, les Nationaux ne peuvent s'appuyer efficacement, au lieu que les brigades internationales tenues en réserve dans la région de Madrid peuvent intervenir en temps utile dans tous les secteurs, ainsi qu'on l'a vu à Guadalajara, au début du mois de mars dernier.

Enfin la possession des lignes Bilbao-Saragosse et Santander-Méditerranée semble fournir aux Nationaux de précieuses facilités pour rameuter leurs forces engagées sur le front Nord dans le secteur aragonais. Assurément on ne nous a fait aucune confiance sur les opérations que prépare le Quartier général de Salamanque pour être déclenchées après la réduction des Asturies. Néanmoins en examinant la carte on est frappé de l'intérêt que présenterait une attaque débouchant soit du front Saragosse-Teruel, soit du front Saragosse-Huesca, couvrant sa gauche ou sa droite par l'Ebre et visant la Méditerranée ; d'autant plus que la maîtrise de la mer et la possession des Baléares, où les Rouges ne tiennent plus que Minorque, permettraient de combiner cette opération avec un débarquement qui lui épargnerait la moitié du chemin.

Madrid et Valence, coupés de tout contact avec la France, se trouveraient bientôt dans une situation désespérée, et quant à la Catalogne, privée du secours gouvernemental qui seul lui permet de faire régner un ordre très relatif à Barcelone, elle tomberait tout aussitôt dans une irrémédiable anarchie. Une semblable opération comparable à la fameuse marche du général Sherman à travers la Géorgie, d'où sortit l'irrémédiable défaite des Etats du Sud en 1865, est-elle dans les moyens du général Franco ? Nous n'en savons rien ; nous avons simplement voulu en indiquer la possibilité et l'incontestable intérêt.

III. LES ÉLÉMENTS MORAUX.

Impondérables, comme les définissait Bismarck, on ne saurait en sous-estimer l'importance dans la présente guerre

civile. Positifs ou négatifs, ils facilitent ou retardent les opérations des armées nationales.

Naturellement il est difficile de se rendre compte de l'opinion publique qui règne dans un pays où le gouvernement impose son autorité par les moyens de l'état de siège, de la censure, de la propagande et du contrôle postal. Néanmoins, tant à Salamanque qu'à Burgos, parmi les civils comme parmi les militaires, nous n'avons vu que des gens décidés à aller « jusqu'au bout ».

Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette résolution. D'une part, le général Franco gouverne la plupart des provinces qui avaient voté contre le *Frente popular* aux élections du 16 février 1936 ; d'autre part les récits des nombreux réfugiés de la zone rouge sont de nature à convaincre les moins résolus qu'il s'agit de vaincre ou de mourir et qu'il n'existe pas de troisième solution. Dans les provinces reconquises du Pays basque, de l'Estramadure, de l'Andalousie, où régnaient les gauches au moment de l'insurrection, l'administration nationale, après s'être livrée à un certain nombre de répressions, a eu au moins le mérite de fournir au peuple du pain en abondance et du travail à des salaires honorables.

Toutefois, comme l'écrivait le général Franco dans une interview publiée par le grand journal sévillan *A. B. C.*, la guerre civile comporte sa psychologie particulière qu'on ne saurait comparer à celle de la guerre étrangère. Assurément les nationaux ne considèrent pas leurs adversaires comme des compatriotes, mais il n'en reste pas moins vrai que l'opinion publique nécessite certains ménagements et qu'on cherche autant que possible à lui rendre plus léger le fardeau de la guerre.

(A suivre.)

Cap. ED. BAUER.

